Document généré le 7 mai 2024 05:16

Inter
Art actuel

Art/Nature : l'été d'art de tous les jardins

Guy Sioui Durand

Numéro 81, printemps 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/46048ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2002). Art/Nature : l'été d'art de tous les jardins. *Inter*, (81), 62–64.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

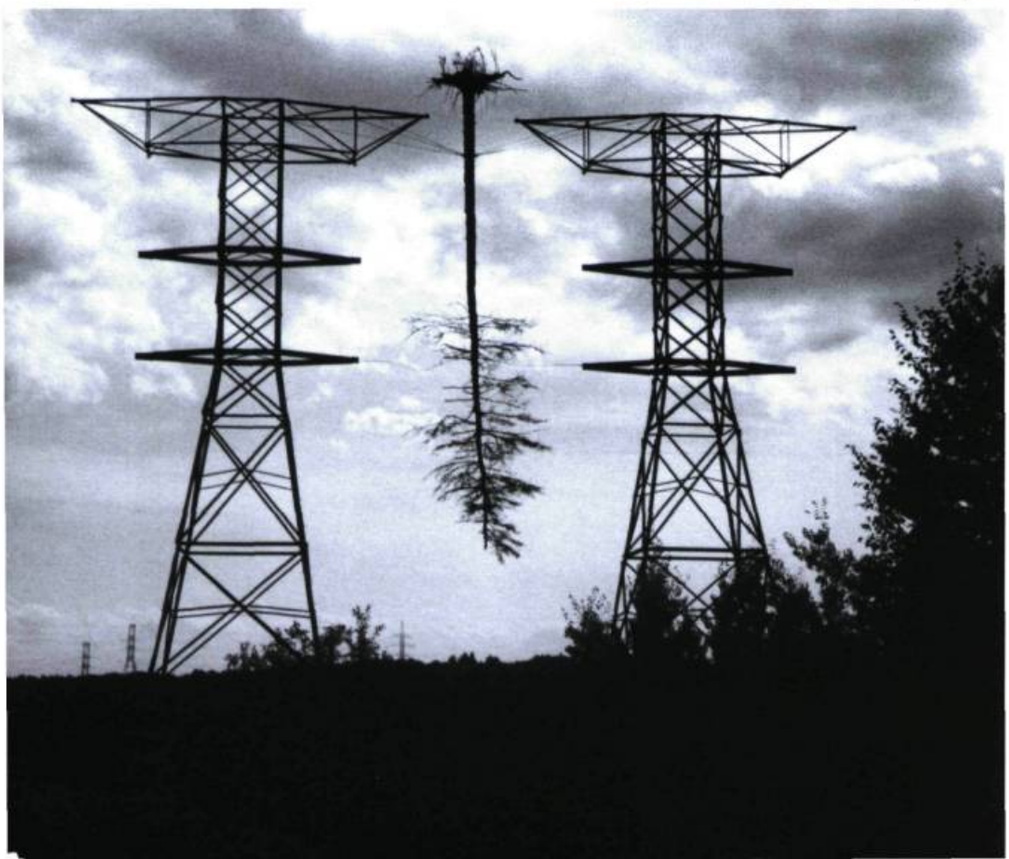
Art/Nature : l'été d'art de tous les jardins

La dynamique Art/Nature traverse l'aventure de l'art public au Québec. Les symposiums de sculptures et plusieurs œuvres d'art environnemental *in situ* en témoignent. Du temps des mouvements sociaux, du *land art*, de l'*arte povera* et des interventions écologistes, ces pratiques se manifestaient de manière plus radicale que maintenant. Aujourd'hui, alors que l'urbanisation/industrialisation achève de ramener dans la marge la ruralité et les forêts, la flore et la faune en réserve, les distinctions entre l'art dans la cité, la ruralité et l'Art/Nature paraissent de plus en plus ténues.

Alors que la photographie d'art, sous l'impulsion des possibilités de la numérisation, renouvelle le genre des paysages (*landscape*) avec des constructions de plus en plus « réalifictives » de paysages qui n'existent pas, la sculpture environnementale est de plus en plus confinée à n'exister que dans des parcs et des jardins aménagés… en ville, ou le long de circuits récréotouristiques.

Pourtant, tout n'est pas qu'aménagement paysager de la nature comme décor ou aire de loisirs. La conscience inquiète quant à l'écosystème par l'art persiste. Elle marque sa solidarité avec les études scientifiques et de nombreuses luttes environnementales locales et planétaires pour la protection et un usage convivial des espaces verts non dénaturés au sein desquels prennent place les luttes des communautés amérindiennes, du Grand Nord à la Terre de Feu des trois Amériques.

C'est dans cette perspective ambiguë qu'en 2001 s'est déployé un « été d'art de tous les jardins » de Mashteuiatsh, la réserve des Piekuakaminuatsh, au Lac-Saint-Jean, jusque sur le canal de Lachine, en passant par le parc La Gabelle en Mauricie, les Hautes-Laurentides, Métis, aux portes de la Gaspésie, et le Jardin botanique de Montréal. Art environnemental de guérison et critique radicale s'y sont profilés.



Événement *Cimes et Racines*, projets de Takamasa KUNYASU (haut) et Reinhard REITECUSTEIN. Photos : Guy SIOUI DURAND.

Guérir la Terre-Mère

D'une part, les projets d'art se sont modulés dans plusieurs de ces sites en gage de respect et de guérison comme Art/Nature. Ce sera le cas du *Parc sacré* de Sonia ROBERTSON, à Mashteuiatsh, de l'environnement de plantes médicinales traditionnelles et de fleurs à papillons sous un pylône hydroélectrique de l'artiste micmac Mike MACDONALD. Même souci avec l'usage de plantes régénératrices des fonds marins par Francine LARIVÉE pour *Orphélie, jardin d'eau* sur le canal de Lachine et l'ouverture du Jardin des Premières Nations au Jardin botanique de Montréal, avec une place à l'art de création (*Les mâts totémiques pour la paix, Le nid de l'aigle*).

Parc sacré à Mashteuiatsh

Les débats du *Sommet des Peuples* et leur médiatisation de masse à Québec en avril 2001 ont mis en évidence une prise de conscience élargie de la nécessité du commerce équitable. Dans les trois Amériques, de nombreuses Nations autochtones luttent pour leur dignité, mais aussi pour une protection de la Terre-Mère. Il y va de la protection de plantes médicinales rares au Chiapas jusqu'à l'intégralité de la forêt amazonienne, poumon de la terre – toutes les minutes l'équivalent de sept terrains de football en arbres est abattu… C'est ce que le chef RAONI – appuyé par le chanteur rock STING dans la lutte de son peuple contre la déforestation accélérée de l'Amazonie – est venu clamer au pays cet été. Au nord, on s'en souvient, les Cris avaient trouvé en Richard DESJARDINS (*L'erreur boréale*) un allié artistique pour la forêt boréale.

À Mashteuiatsh, surplombant le grand lac Piekuakami (lac Saint-Jean), l'artiste Sonia ROBERTSON et ses acolytes ont conçu *Parc sacré*, un jardin communautaire créé près du musée et en face du centre Tshitshemishk, la résidence des Aînés. Sous la forme de la Grande Tortue, ce site est un lieu convivial de rassemblement, de méditation et de discussions sur les plantes et

les fleurs choisies à partir du savoir traditionnel des Aîné(e)s. La dimension environnementale du *Parc sacré* laisse entrevoir un prototype de transmission des savoirs traditionnels sur le bon usage des plantes qui s'amorcera en 2002. Il pourra s'exporter dans l'avenir, s'établir dans d'autres communautés. Ce genre de sculpture environnementale offre une assise de base au développement des liens de solidarité outre-frontières avec, par exemple, ces groupes d'Amérindiens zapothèques du Chiapas qui œuvrent à conserver le savoir amérindien des plantes médicinales et dont les territoires sont convoités à la fois par le projet d'une autoroute reliant l'Atlantique et le Pacifique ainsi que par ces compagnies pharmaceutiques multinationales qui entendent tout breveter[1].

CIMES ET RACINES 2

Sans aucun doute, *Cimes et racines 2*, symposium d'Art/Nature organisé par Roger GAUDREAULT au parc La Gabelle, à la centrale hydroélectrique du même nom sur la rivière Saint-Maurice, entre Shawinigan et Trois-Rivières, a été le symposium de l'été au Québec.

L'invraisemblable sculpture/agora faite de 3 000 troncs d'arbres et de 10 000 briques, assemblés par le travail patient, ascétique, zen de Takamasa KUNIYASU du Japon, était un moment fort de l'événement. La sculpture de « squelettes de canots » de Guylaine CHAMPOUX de Trois-Rivières comme stratégie dans l'espace sur les berges de la rivière est aussi une révélation. Chris BOOTH, d'Australie, s'est permis de recréer au haut de la falaise un site sculptural de dolmens en référence aux sites aborigènes ; Annie PELLETIER, de la région, a subtilement envahi le sous-bois d'une meute de chaises changeant l'esprit du site tandis que le sculpteur canadien Robert WIENS a littéralement tissé la lettre S en une sculpture serpentant au sol avec des branches.

L'artiste micmac Mike MACDONALD a deux passions qui nourrissent ses vidéos, ses installations, ses sculptures environnementales et ses créations de Web art : les papillons et le savoir des Aînés sur les plantes médicinales. Sa persistance en fait un des artistes amérindiens nord-américains les plus intéressants par ses créations interdisciplinaires dans l'art actuel. En effet, loin de s'en tenir à sa conviction écologique autochtone de revalorisation des bienfaisances de la Terre-Mère – être un jardinier esthéticien de la guérison pour un jour devenir un sage et un chaman par l'art – ce Micmac transpose ses visions dans les réseaux de l'art actuel, ce qui l'amène à sillonner d'est en ouest le territoire canadien[2].

Après Banff en 1999 et ses implications à la Grunt Gallery, le centre d'artistes autogéré de Vancouver, Mike MACDONALD était de retour au Québec à l'été 2001 pour, cette fois, installer un subversif jardin amérindien de fleurs à papillons et de plantes médicinales lors de cette deuxième édition du symposium *Cimes et racines*. L'artiste a orchestré une création courageuse sous un pylône électrique en fonction tout près du barrage. Il y a aménagé une variante de ses jardins d'herbes médicinales et de plantes à papillons. En dialogue avec l'imposante sculpture de Reinhard REITZSENTEIN qui avait placé en suspension l'année précédente un grand arbre déraciné à l'envers entre deux pylônes désaffectés (une image qui a fait le tour du monde), MACDONALD transformait à son tour le pylône en un ironique tipi, défiant symboliquement la seule exploitation des énergies hydroélectriques et de la forêt de la Terre-Mère.

Le jardin d'eau bienfaisant à *Artefact 2001*

Orphélie, jardin d'eau, de Francine LARIVÉE, m'avait, au premier regard, semblé une sculpture environnementale timide et bien seule dans cet événement *Artefact 2001*. *Sculptures urbaines* dans le parc fédéral le long du canal de Lachine. Pourtant, à lui seul, ce projet rattache en milieu urbain un fil ténu d'Art/Nature qui se préoccupe d'améliorer l'environnement. D'où son importance. *Orphélie, jardin d'eau* est un carré de plantes régénératrices des fonds marins qui flotte sur ce canal pollué. Malgré ses dimensions très (trop) discrètes, il était porteur d'une dignité écologique qui détonnait avec l'environnement de manufactures et de petites usines que des promoteurs ont entrepris de transformer en copropriétés et aires de loisirs, allant jusqu'à l'aménagement d'une marina s'ouvrant au fleuve. Discret comme la nature qui s'autoguérit, ce jardin flottant d'une soixantaine de plantes aptes à ressourcer les fonds marins dégageait, comme sa cascade de mousse de Métis, des ondes bénéfiques.

Le Jardin des Premières Nations au Jardin botanique de Montréal

Dans la métropole, l'ouverture en août du Jardin des Premières Nations au Jardin botanique de Montréal, un site recréant la biodiversité du monde végétal des points de vue amérindien et inuit, a son importance en soi, du seul fait d'exister. S'y rajoute, d'autre part, une volonté de s'ouvrir aux créations d'art actuel.

Déjà avant l'ouverture officielle en août, le Jardin botanique accueillait la seule présence d'artistes amérindiens du Québec dans le cadre des activités de la Corporation des *Fêtes de La Grande Paix de Montréal 1701-2001*, avec la création collective des *Mâts totémiques pour la paix*.

La réalisation des mâts était sous la supervision de l'artiste crie Virginia PÉSÉMAPÉO BORDELEAU. Peintre talentueuse, cette dernière a entrepris depuis quelques années une série de créations picturales et environnementales de cet ordre (symposium *Vingt mille lieues/lieux sur l'esker*, Amos, 1997 ; *Le printemps du Québec à Paris*, 1999). Elle utilise les perches des campements nomades que l'on utilise aussi comme bâtons de prières lors des rituels. Une équipe de quatre artistes (Éliane KISTABISH, Algonquine ; Jacques NEWASHISH, Attikakemkw ; Christine SIOUI WAWANOLOAT et Gilles DORAIS, Waban Aki) a donc créé, selon les styles personnels de chacun, un mât par Nation signataire du Traité de 1701, incorporant crânes d'animaux en suspension, plumes, et respectant les couleurs traditionnelles.

Placés en cercle pour accueillir en leur centre l'arbre de la paix selon la tradition iroquoienne, ces mâts totémiques pour la paix côtoyaient un géant d'une autre civilisation (la culture des loisirs de masse) et d'une autre logique (l'architecture du béton des villes) : le mât du Stade olympique...

Au solstice du printemps (avril 2002), le Jardin des Premières Nations parraine la création du théâtre mythologique nomade *Le nid de l'aigle* d'Ondinnok, un parcours de manipulations de symboles reliant les pavillons chinois et amérindien, évoquant par là l'origine « civilisationnelle » commune des dérives de l'Asie vers l'Iroquoisie.

De l'alternative critique

D'autre part, sous la dualité Art/Nature couvent des stratégies artistiques de l'alternative et des œuvres de critique radicale de l'exploitation et de la destruction de l'environnement. Les résidences dans la nature et la journée sentiers battus (*La nature du seuil, le polissage du miroir, l'art et la guérison*) au centre Art/Nature La Minerve de Boréal et les expéditions d'Art/Nature que réalise de manière collective Boréal ces dernières années (*Forêt-Frontière*, île de Vancouver, 1996 ; *Sans traces*, Islande, 1999) indiquent un « autrement » d'immixtion artistique dans la nature. *La semence d'azur/La semilla azule*, le projet début 2002 d'expédition au Chiapas (Mexique) sur la piste des anciens Mayas, inscrit l'axe nord-sud dans la conscience environnementale planétaire.

Fidèle à sa position d'écologie radicale, Domingo CISNÉROS et son groupe Territoire Culturel ont poursuivi en 2001 les préparatifs de régénération et de rencontre d'un territoire de mise en valeur des ressources des grands arbres et de la nature dans les Laurentides à partir de Sainte-Émilie-de-l'Énergie. Il faut saluer cette initiative qui se veut une alternative d'appréciation et d'invention à partir des ressources inexploitées de la faune et de la flore. L'accumulation des savoirs amérindiens traditionnels des qualités de la nature est ici aussi à la base des nombreux projets qui prendront place dans les futures années.

Il en est de même, entre urbanité et forêt, pour la problématique de la « ruralité » explorée par les résidences et événements que met en branle depuis Granby le 3e Impérial (*L'art et l'eau, rencontre continentale*, 1994, *Instants ruraux*, 1998-1999, *Supra-Rural* 1999-2000). *B et B. Butinage et Bucolique*, la manœuvre poétique de Claudine COTTON « brodée » en trois temps (*Cueillette de bucolique, Valse dans les labours, Dissémination du pollen*) à Bromont et le trajet/rencontre sonore de Suzanne JOLY dans les environs auront été les deux projets les plus originaux de l'été.

Mais, comme on va le voir, c'est la trajectoire du trio BGL, passant du Musée du Québec à leur résidence au Lobe à Chicoutimi, à *Latinos del Norte* à Mexico, à la deuxième édition du *Festival international de jardins aux jardins de Métis* avec une finale au Musée d'art contemporain de Montréal qui porte une charge caustique constante et cohérente des plus radicales contre la surconsommation !

Ni hors des *sentiers battus*, ni *à l'abri des arbres*

L'énergie d'art générée par les BGL (Jasmin BILODEAU, Sébastien GIGUÈRE, Nicolas LAVERDIÈRE) a traversé l'année 2001. Même si le point tournant le plus radical de leur critique, amenant une prise de conscience élargie des dessous dévastateurs des aménagements en parcs et jardins d'une nature en peau de chagrin, a eu lieu aux jardins de Métis, cette charge artistique a paradoxalement débuté dans la

verrière du Musée du Québec en 2001 pour se terminer au Musée d'art contemporain de Montréal ! Car ces « portageurs collectifs » de nouvelles énergies émancipatoires « squattent, surfent et zappent » les antres du champ de l'art avec une continuité inébranlable.

En effet, fondée sur la dénonciation impitoyable de l'exploitation/pollution dramatique des ressources naturelles et de l'urbanisation galopante, le trio BGL avait déjà détourné l'ambiance du grand hall du Musée du Québec en janvier avec *Abondance*, invasion de contenants colorés du pignon verrière. Après sa résidence au Lobe à l'École Touttout de Chicoutimi, expérimentant une collecte et un échange de sapins, et après sa participation à l'expédition *Latinos del Norte* à Mexico, BGL se rend aux jardins de Métis au printemps.

Dans cette deuxième édition fastueuse du *Festival international de jardins aux jardins de Métis* à Grand-Métis, aux portes de la Gaspé-

B & B [Butinage et Bucolique), manœuvre de Claudine COTTON [lors de *Émergence 2001, Famille*]. Photos : Éric LAJEUNESSE.

sie, organisée avec des budgets imposants et attirant les foules, *Sentier battu* de BGL et *In Vitro* du groupe NIP Paysage (Mathieu CASAVANT, France CORMIER, Josée LABELLE, Michel LANGEVIN, Mélanie MIGNAULT) auront été deux œuvres environnementales critiques majeures.

L'œuvre *In Vitro* s'est voulue un trajet de conscientisation à travers des charpentes et des matériaux provenant de l'exploitation des forêts d'Abitibi, de Gaspésie, du Lac-Saint-Jean et des Laurentides, où une décapante collection de bocaux donnait à voir les rebuts de cette exploitation. On trouvait même dans un bocal un artefact représentant un Amérindien dans cet étrange laboratoire/jardin !

Le trio BGL, lui, a créé un *Sentier battu*, un indisposant patio imitant ceux des cours de banlieue. Sous une toile de camouflage faite de ruban adhésif vert, il fallait regarder de plus près. Dessous, la désolation reconstruite d'arbres tronçonnés, coupés, d'arbustes brisés, d'un sous-sol en débris changeait soudain la perspective du jardin bucolique.

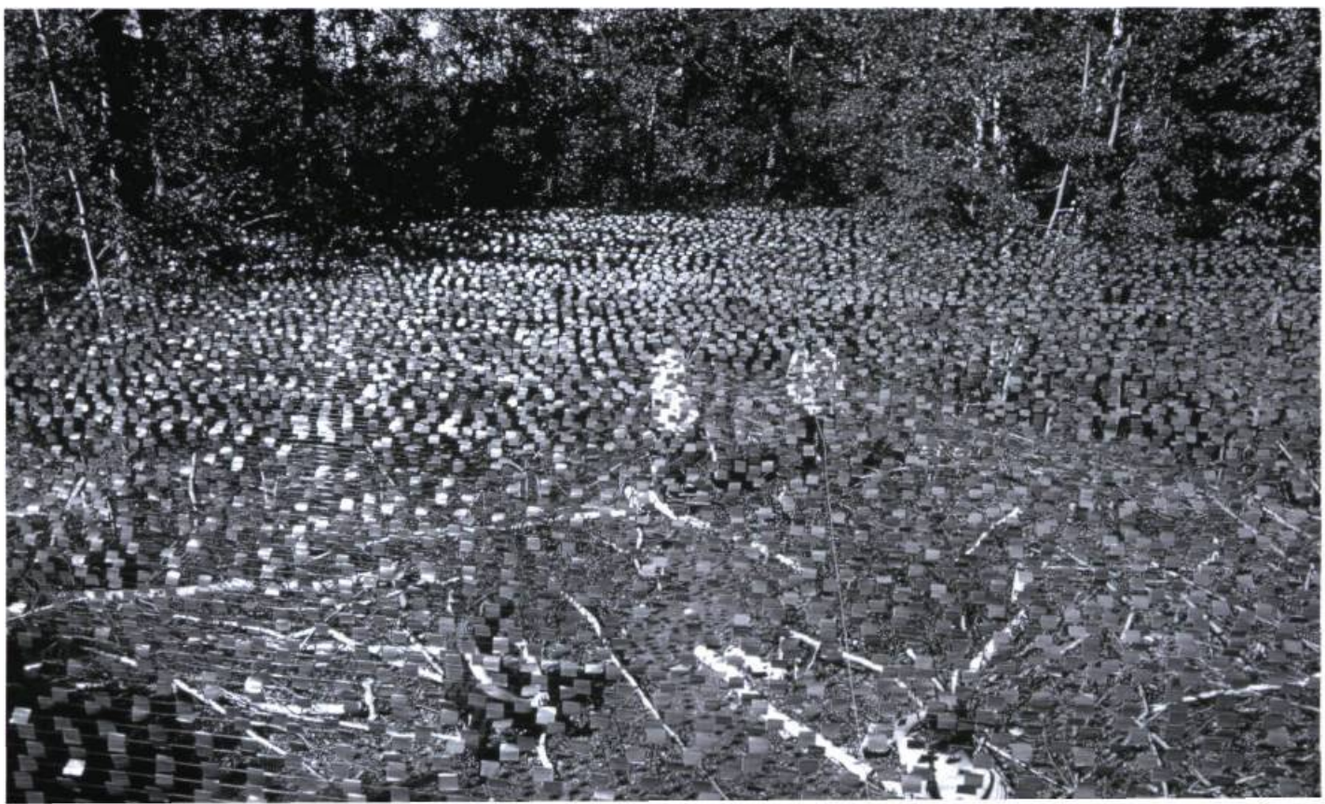
Si l'on exclut la réexposition de la fameuse Mercedes Benz décapotable en bois de *Perdu dans la nature (La voiture)* au Musée du Québec dans le cadre de l'exposition *Le Ludique* comme tentative discutable de délestage de toute la charge critique que le trio n'a eu de cesse de mettre en avant depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, BGL poursuivit sa tornade critique avec *À l'abri des arbres* au Musée d'art contemporain de Montréal à l'automne 2001.

« Bienvenue ! » auraient pu claironner cyniquement les membres de BGL dans cette antichambre inhumainement froide au mobilier de bureau. En sortant de leur dédale, même décor. Ou bien est-ce la même pièce et nous aurions tourné en rond ? *À l'abri des arbres* est d'abord un parcours labyrinthique d'odeurs, de reconstructions et de mises en scène du voir, du ressentir et du réfléchir jusqu'à y perdre son image reflétée. BGL éventre symboliquement le musée vide de jeunesse en créant des trouées vers la surface pour donner à (re)voir le sort que l'on réserve aux grands arbres porteurs de civilisation. Fascinant, ce moment de grimpe sur un petit planétarium pour regarder, à travers différentes petites étoiles telles des ouvertures à perte de vue, justement, la perte. À l'abondance des emballages et autres pactoles correspondent les coupes à blanc, le rasage, l'appauvrissement, l'indifférence.

Construction sensorielle pour qui y déambule, *À l'abri des arbres* est un déclencheur ambiant du doute face à cette intense mise en marché des produits de consommation, jouets, emballages, achats et cadeaux. C'est de l'envers de cette société de consommation que BGL a reconstruit les soubassements : l'underground dans le musée. Époustouflant. On ressortait étourdi de cette descente à travers des empilages de boîtes et produits de « consumation » où s'enlisent et l'essence de l'écosystème et l'essence d'être des humains responsables.

1 Il faut lire de toute nécessité le dossier-reportage étoffé sur la question par Denise PROULX et Benoît AQUIN (photos), « Plan Puebal-Panama au Mexique. L'autoroute mène à la guerre » ; « Bio-piratage en Sarrau ; La Loi indigène, une torpille contre la paix », dans la revue *Recto Verso*, no 292, septembre-octobre 2001, p. 22-32.

2 On avait pu voir un de ses fameux « totems/vidéos » lors de l'événement *350/500 ans. Nouveaux Territoires*à Montréal en 1992. Par la suite Mike MACDONALD a poursuivi sa série *Touché par les larmes d'un papillon* en venant construire une serre de plantes pour les papillons à Saint-Jean-Port-Joli lors de l'événement *Métissages* en 1994. Il a ensuite construit un nouveau jardin sur le toit de l'édifice d'Oboro, lors d'une résidence à Montréal en 1995. Il avait entouré de plantes médicinales le Musée d'interprétation historique de Metabetchouan au Lac-Saint-Jean en 1996 lors de l'événement *Paysages Inter Sites*. Puis il a installé un nouveau jardin dans le parc au centre-ville d'Amos, près de la rivière Harricana, lors du symposium *Vingt mille lieues/lieux sur l'esker* en 1997, introduisant des dons de petits sacs de graines pour que les gens puissent créer leur propre jardin.



BGL. [Extérieur]_*Sentier battu*, 2001. Jardins de Métis. [Intérieur]_*À l'abri des arbres*, Musée d'art contemporain de Montréal, 2001. Photos : Richard-Max TREMBLAY.